

sée de l'auteur de ses jours. Si ce dernier n'arrive pas à temps, le petit ne retournera pas à la maison sans être doublé d'un protêt en bonne et due forme.

Ce sont des malheurs que j'ai toujours voulu éviter, autant pour le crédit du père que pour la santé de l'enfant. Mais la tâche en est parfois difficile dans ce temps de gêne générale, et j'en ai sauvé plusieurs du naufrage, juste au moment où la loi inexorable allait prononcer l'arrêt fatal et mettre le stigmate au front pur du délaissé.

L'abonné n'est pas seulement celui qui contribue de ses deniers au soutien d'un journal. Il faut le juger dans un ordre d'idées beaucoup plus élevé. Le bon lecteur, c'est l'homme qui veut s'instruire, qui s'intéresse à l'avenir de son pays, qui se renseigne sur ses affaires, qui prend part avec patriotisme aux luttes politiques, qui cherche le bien, désire la vérité, et souhaite se qualifier le plus possible à bien remplir les devoirs du chrétien, du père de famille, du citoyen.

Nous sommes donc tous parties à un noble travail, puisque chacun de nous contribue, dans l'humble mesure de ses forces, à la grande œuvre de l'éducation morale et politique de nos compatriotes. Soyons heureux si, par la feuille que nous livrons tous les jours à la publicité, nous pouvons, nous aussi, éveiller quelques aspirations patriotiques dans leurs cœurs si franchement ouverts à tous les nobles sentiments.

Laissez-moi vous dire, mes amis, que je suis très flatté et très honoré de l'estime que vous me témoignez avec autant de bienveillance, parce que je vois, par ce témoignage, que les rapports que nous avons eues ensemble ont eu pour résultat de créer entre nous des liens d'amitié et de sympathies qui, je l'espère sincèrement, existeront toujours. Depuis le jour où je suis devenu votre chef et votre patron, mon désir de tous les instants a été d'adoucir votre tâche, et de vous la rendre plus agréable, tout en veillant

avec scrupule à l'accomplissement du devoir de chacun de vous.

Pour savoir si j'ai plus ou moins réussi, je suis heureux de m'en rapporter à votre appréciation, dans laquelle s'est peut-être glissée, à votre insu, une trop grande somme de générosité à mon-égard. Entre vous, typographes, et moi, M. Duquet, votre chef, a toujours été l'interprète fidèle et de votre bonne volonté et de mes sentiments. M. Duquet est un vieux troupier de l'imprimerie. Il est rivé au *Canadien* qui lui doit de la reconnaissance pour de nombreux services. Vous connaissez son dévouement pour les classes ouvrières dont il s'honore, et avec orgueil, d'être l'un des membres. Je sais qu'il a étudié avec soin quelles doivent être les relations du patron et de l'ouvrier pour qu'ils y trouvent, tous deux, leur avantage et le succès qui les intéresse également l'un et l'autre. Je suis heureux des efforts qu'il fait tous les jours pour vous dire, sur cet important sujet, ce qu'il a appris par une étude spéciale, et surtout par une expérience de trente-cinq années.

Comme vous le dites si bien dans votre adresse, dans tout établissement industriel, les intérêts de l'ouvrier et du patron sont intimement liés. N'allez jamais supposer un seul instant que l'ouvrier puisse trouver une minute de prospérité dans l'amointrissement du succès de son patron, par des exigences que les temps, l'état des affaires en général, ne sauraient justifier.

Je connais l'excellence de vos vues sur ce sujet, et soyez certains que de ces saines idées est découlé le secret de la bonne entente et de la cordialité qui ont toujours existé entre vous et moi. Au nombre des bons exemples que le *Canadien* est appelé à donner, devoir qu'il remplit avec tant de fidélité—soit dit sans éveiller les susceptibilités de ses confrères avec lesquels il échange quotidiennement de fraternels coups d'épée—l'un de ceux auxquels je tiens le plus, c'est celui d'un établissement industriel